



Il était une fois Kennedy

Jeune et beau, peut-être trop sensible au sexe faible, le trente-cinquième président des USA, un demi-siècle après sa mort controversée à Dallas, reste bien présent dans la mémoire collective

Mille cinq cents livres lui ont été consacrés depuis son assassinat ce 22 novembre 1963 à Dallas. Pas moins de cent soixante-dix, dont cinq en France, lui sont dédiés pour ce cinquantième. John Fitzgerald Kennedy est un géant, un mythe. Car « Jack », tel était son surnom, avait un réel charisme et n'a jamais laissé indifférent. On pouvait aussi bien l'aduler – en particulier les femmes –, que l'abhorrer, ce qui lui vaudra sa perte. Peu importe. L'indifférence n'aura jamais de prise sur lui.

Né à Brookline (Massachusetts) le 29 mai 1917, deuxième enfant des neuf d'une riche famille irlandaise catholique installée en 1927 à Cape Cod (cap de la morue) au sud de Boston, « JFK » a été poussé, très jeune, par son père, Joe, à entrer en politique. Cet ancien ambassadeur à Londres avait rêvé, en 1940, de se présenter à la présidentielle. N'ayant pu y parvenir, il aurait souhaité que son fils aîné, Joseph Patrick, né en 1915, aille s'installer à la Maison-Blanche. Mais il meurt en juin 1944 à bord de son bombardier lors d'une mission dans le nord de la France. Alors il reviendra à Jack de devenir le « roi » des Etats-Unis.

Objet de son père

Engagé lui aussi dans la Seconde Guerre mondiale, mais côté Pacifique, John Fitzgerald Kennedy est grièvement blessé en 1943 à la suite d'une collision entre son patrouilleur PT-109 et un bateau japonais. Après six jours d'errance, il parvient à sauver des membres de son équipage. Une action héroïque qui lui vaut d'être décoré de la médaille de la Navy et de l'insigne du Purple Heart, donnant ainsi naissance à la légende guerrière de JFK. « L'histoire sera mille fois racontée, réécrite, colportée, jusqu'à devenir un haut fait de guerre, outil de propagande par bien des aspects assez comique », analyse Stéphane Trano dans son livre *Kennedy ou l'invention du mensonge*.

Ce qui est sûr, c'est qu'il a été sérieusement blessé à la colonne vertébrale. Plusieurs fois opéré des vertèbres, elles le feront régulièrement souffrir le martyr malgré le port d'un corset et l'usage secret



Indissociables, en public seulement, « Jack et Jackie » formaient un couple glamour qui ensorcelait la notamement le Vieux Monde. (Photo Reuters)

de béquilles. « Et comme si l'épreuve n'était pas suffisante, ses glandes surrénales fonctionnent mal », ajoute André Kaspi dans la magistrale biographie intitulée *John F. Kennedy, une famille, un Président, un mythe*.

C'est donc un grand malade. Une sorte de pharmacie ambulante. Il ingurgite des cocktails à base de corticoïdes (pour traiter la maladie d'Addison qui lui donnait ce bronzage floridien si envié...), d'opiacés, de codéine, autant de substances qui, aujourd'hui, nous laissent perplexes sur sa réelle aptitude à exercer le pouvoir...

Parvenant, bon gré mal gré, à surmonter ses ennuis de santé, il devient, comme il l'a confié à son entourage, « le jouet de son père »

qui actionnera alors l'incroyable « machine » constituée de puissants réseaux pour partie liés avec le crime organisé où l'argent coule à flot. Et le 20 janvier 1961, il entre à la Maison-Blanche, devenant à 43 ans mais pour mille jours seulement (1 036 exactement) l'homme le plus puissant du monde. Il lui aura donc fallu quatorze ans pour accéder à la magistrature suprême. D'abord élu, à 29 ans, à la Chambre des représentants dans la onzième circonscription du Massachusetts le 5 novembre 1946, il rafle ensuite, en 1952, le siège de sénateur dans le même Etat.

Addict de sexe

Puis c'est le mariage avec Jacqueline Bouvier, « photographe enquêteur » au *Washington Times-Herald*, le 12 septembre 1953 à Newport (Rhode Island). Mais pour JFK, cette union ne l'empêchera pas de continuer à avoir des aventures avec d'autres femmes, dont la plus célèbre fut l'actrice hollywoodienne Marilyn Monroe. Tous les biographes s'accordent à dire qu'il était ce qu'on appelle de nos jours un addict de sexe.

Unis en public, ce couple glamour surnommé « Jack et Jackie » était éblouissant. Kennedy en usait beaucoup. Mais dans l'intimité,

c'était tout autre. Jackie était au courant des frasques sexuelles de son époux. Alors, pour oublier, elle voyageait...

Ce pouvoir de séduction fonctionnait aussi sans son épouse, grâce à ce charme fou dégagé à chaque sourire. Et il a très vite compris qu'il pouvait l'utiliser sur l'opinion publique via la télévision. On se souvient ainsi du tout premier débat télévisé qui l'a opposé à son adversaire républicain Richard Nixon en septembre 1960. « L'image de Nixon, le visage pâle, l'air tendu, presque sévère, face à Kennedy plus glamour, jouant facilement avec les caméras et sûr de

lui, l'a emporté sur le contenu. Pas une réplique ne revient à l'esprit des téléspectateurs de l'époque quand on les interroge », précise le journaliste Stéphane Trano.

Obsédé par Cuba

A des proches, il avait confié aimer le héros de Ian Fleming, *James Bond*, notamment dans *Bons baisers de Russie*. S'est-il cru investi d'une mission à la 007 par peur de voir le communisme se répandre sur tous les continents et aux portes de l'Amérique à Cuba ? Peut-être. Car cette peur était omniprésente dans ses discours de politique étrangère : « L'Amérique doit défendre la liberté partout où elle est menacée », martelait-il à chaque fois. Une attitude qui pourrait expliquer son silence vis-à-vis du maccarthysme, « maladie de la guerre froide », comme le surnomme l'universitaire André Kaspi. Toujours est-il qu'à la déconfiture de la baie des Cochons (avril 1961), succède le triomphe de la crise des missiles (octobre 1962).

Egalité des droits

En politique intérieure, outre la santé et l'éducation, l'égalité des droits qu'il prônait lui avait permis de remporter le vote Noir en 1960. Mais son programme législatif pour l'accès de tous à tous les lieux publics, la déségrégation scolaire et la suppression de la discrimination à l'embauche est retoqué par le Congrès quelques jours avant sa mort. Le texte ne sera voté qu'en 1964 sous la présidence démocrate Johnson.

Cinquante ans après son assassinat, nous ne saurons jamais s'il aurait été un grand Président.

« Comment êtes-vous devenu un héros ? », avait-on demandé un jour à Kennedy. « Par hasard, ils ont coulé mon bateau », avait-il répondu.

Avec les femmes et le goût du pouvoir, l'humour était un autre trait de son caractère. Et il aura été le premier à le faire entrer à la Maison-Blanche.

PIERRE DEJOANNIS
prdejournals@nicematin.fr

L'hommage en fleurs de Barack, Bill et Hillary



Le président américain Barack Obama ainsi que Bill et Hillary Clinton se rendront ensemble, ce soir, sur la tombe de John Fitzgerald Kennedy, dans la banlieue de Washington, pour marquer ce cinquantième anniversaire de son assassinat. Les trois démocrates, accompagnés de la *First Lady*, Michelle Obama, déposeront une couronne de fleurs près de la flamme éternelle au sein du cimetière national d'Arlington. Le Président prononcera ensuite un discours.

A lire

■ **John F. Kennedy, une famille, un président, un mythe**
Professeur émérite à la Sorbonne, André Kaspi est un des meilleurs spécialistes des Etats-Unis. Dans cette volumineuse biographie de bénequin, il brosse le portrait de ce Président qui a fasciné le monde entier par sa façon d'exercer le pouvoir.
Un ouvrage de référence.

André Versailles éditeur, 376 p, 24,90 €

■ **Kennedy ou l'invention d'un mensonge**

Le journaliste Stéphane Trano, lui, a choisi de déconstruire le mythe, point par point, à l'aide d'archives déclassées encore inexploitées. Cette biographie nous apprend aussi qu'il appartient à la famille Kennedy de décider quels sont les documents à rendre publics !

Editions L'Archipel, 320 p, 19,95 €



Dallas, 12h30: rendez

Au-delà des deux assassinats – ceux du Président et d'Oswald –, cette affaire aura aussi des répercussions politiques toujours perceptibles aujourd'hui.

LE CONTEXTE HISTORIQUE

Le président se rend au Texas accompagné de sa femme Jackie dans un but politique et électoraliste. Etat du Sud à tendance conservatrice, le Texas est alors perçu comme l'une des clés de la réélection du président, en novembre 1964. Mais le parti démocrate local est divisé, entre les modérés et les conservateurs. Et les rivalités de personnes n'arrangent rien, entre de fortes têtes comme le vice-président et ancien sénateur Lyndon Johnson et le gouverneur John Connally. Jackie, quant à elle, effectue son premier voyage officiel à l'intérieur

des Etats-Unis, depuis la prise de fonction de son mari en janvier 1961. Les premières étapes du voyage sont Houston et San Antonio. Le 21, JFK et son entourage arrivent à Dallas-Fort Worth. Le couple loge à l'hôtel Texas, un grand immeuble de briques en plein centre de Fort Worth, la première ville cow-boy du Texas. De riches amis, leveurs de fonds du parti démocrate, ont préparé une surprise à la First Lady. La sachant grande amatrice d'art, ils ont décoré la suite 850, qui comporte deux chambres, de toiles et de sculp-

tures de maîtres, comme Picasso ou Monet. Selon certaines sources, le huitième étage serait également le lieu d'une violente dispute entre le jeune président et son vice-président. Pas de témoin oculaire, mais les murs en auraient tremblé. Le désaccord aurait concerné les divisions du Parti démocrate du Texas. Inacceptable pour le président à un an de la future élection.

GUILAUME SERINA
Agence France USA Media



LE DERNIER JOUR DU PRÉSIDENT

✓ **7 h 10.** – Lee Harvey Oswald quitte le domicile de son amie Ruth Paine, qui héberge sa femme et sa fille, pour rejoindre à pied celui de son collègue Wesley Frasier, à Irving. Les deux hommes se rendent au Dépôt de livres scolaires, à Dallas. Oswald porte une boîte en carton longiligne : le fusil qu'il a caché dans le garage.
✓ **7 h 30.** – John Kennedy prend son petit-déjeuner à l'hôtel Texas, à Fort Worth. Son assistante Evelyn Lincoln dit qu'il était « de fort bonne humeur ». Au menu : œufs à la coque, bacon, tartines de confiture, café et jus d'orange.
✓ **8 h 45.** – La pluie tombe sur Fort Worth. Mais les Texans ne sont pas découragés et sont descendus en masse dans la rue pour apercevoir le président. Ce dernier improvise alors un petit discours devant l'hôtel. « There are no faint hearts in Fort Worth », dit-il à environ 5 000 personnes [« Il n'y pas de cœur lâches à Fort Worth »].
✓ **11 h 20.** – Le président quitte Fort Worth à bord d'Air Force One et atterrit à 11 h 37 à Love Field Airport, dans la ville voisine de Dallas.
✓ **11 h 45.** – Le cortège présidentiel rejoint les rues de la plus grande ville du Texas. A 11h50, il s'arrête pour serrer la main d'enfants qui te-

naient une pancarte disant « Mr President, will you please stop and shake hands with me ? ». Selon les estimations, 200 000 personnes sont sur les trottoirs pour apercevoir Kennedy.
✓ **12 h 29.** – Juste devant lui dans la limousine présidentielle, la femme du gouverneur du Texas, Nellie Connally, se retourne et dit au président : « Mr Kennedy, you can't say that Texas doesn't love you. »
✓ **12 h 30.** – Plusieurs coups de feu retentissent sur Dealey Plaza, alors que le convoi descend Elm Street en direction du Trade Mart. Au moins trois coups de feu, voire quatre ou cinq selon les versions. Le président est touché par deux tirs dans la tête, le gouverneur Connally est blessé.
✓ **12 h 34.** – La première dépêche de presse, par l'agence UPI, indique au monde entier que « trois coups de feu ont été tirés vers le convoi du président Kennedy aujourd'hui dans le centre-ville de Dallas ».
✓ **12 h 36.** – Le convoi arrive à l'hôpital Parkland. Les policiers protègent le vice-président Johnson, alors que JFK est emmené dans la salle d'opération des urgences.
✓ **12 h 50.** – Le président est officiellement mort et reçoit l'extrême onction. Jackie arrive dans la salle à ce moment-là et échange son alliance avec celle de son mari défunt.

✓ **13 h 12.** – A la suite de nombreux témoignages, la police a investi l'immeuble du Dépôt de livres scolaires du Texas. Au cinquième étage, ils retrouvent une « barricade » de carton devant une fenêtre, puis trois douilles et enfin le fusil.
✓ **13 h 16.** – Un policier de Dallas, J.D. Tippit, est retrouvé mort dans la rue à Oak Cliff, une banlieue de Dallas.
✓ **13 h 50.** – Lee Harvey Oswald est arrêté dans le cinéma Texas Theater, pour le meurtre de l'officier Tippit, après les indications d'un témoin.
✓ **14 h.** – Le vice-président Johnson appelle Robert Kennedy, le frère du président et ministre de la Justice. Ce dernier lui conseille de prêter serment le plus vite possible.
✓ **14 h 28.** – Le cercueil contenant la dépouille de JFK est placé dans la soute d'Air Force One. A bord, Lyndon Johnson prête serment et devient le 36^e président des Etats-Unis. A sa gauche, Jackie Kennedy porte encore son tailleur rose entaché du sang de son mari.
✓ **17 h 25.** – Le corps de Kennedy arrive à l'hôpital naval de Bethesda, dans le Maryland près de Washington. C'est là que l'autopsie, qui sera ensuite controversée, est pratiquée.
✓ **17 h 26.** – Lyndon Johnson arrive à la Maison-Blanche.
✓ **19 h 10.** – Oswald est inculpé et emprisonné pour le meurtre du policier Tippit et pour l'assassinat du président.



C'est le troisième tir, en plein cœur, qui est fatal au Président. C'est à ce moment que Jackie Kennedy quitte la voiture pour aller rejoindre par son mari le sénateur Clint Hill qui la mettra en sécurité.



« Jack » est le quatrième président des Etats-Unis d'Amérique à être tué et le huitième à mourir en fonctions. (Photo Reuters)

OSWALD EST TUÉ A SON TOUR

Samedi 23 novembre

✓ **2 h 30.** – Le cercueil du président arrive à la Maison-Blanche en provenance de l'hôpital militaire. Il y sera exposé dans la East Room.
✓ **8 h.** – A Cape Cod, dans la résidence familiale, Ted Kennedy, l'autre frère du président, informe son père malade que John a été tué.

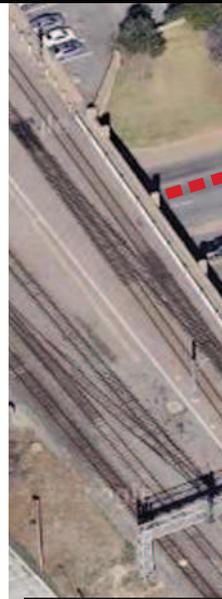
Dimanche 24 novembre

✓ **11 h 21.** – Lee Harvey Oswald, en cours de transfert à la prison municipale de Dallas, est assassiné en

direct à la télévision par Jack Ruby, un propriétaire de clubs de strip tease lié à la pègre. Il meurt à l'hôpital.

Lundi 25 novembre

✓ **10 h 30.** – JFK est enterré lors de funérailles nationales, en présence de dignitaires du monde entier, au cimetière militaire national d'Arlington, près de Washington D.C. Le même jour, Oswald est enterré en toute discrétion et dans la précipitation dans un cimetière de Fort Worth.

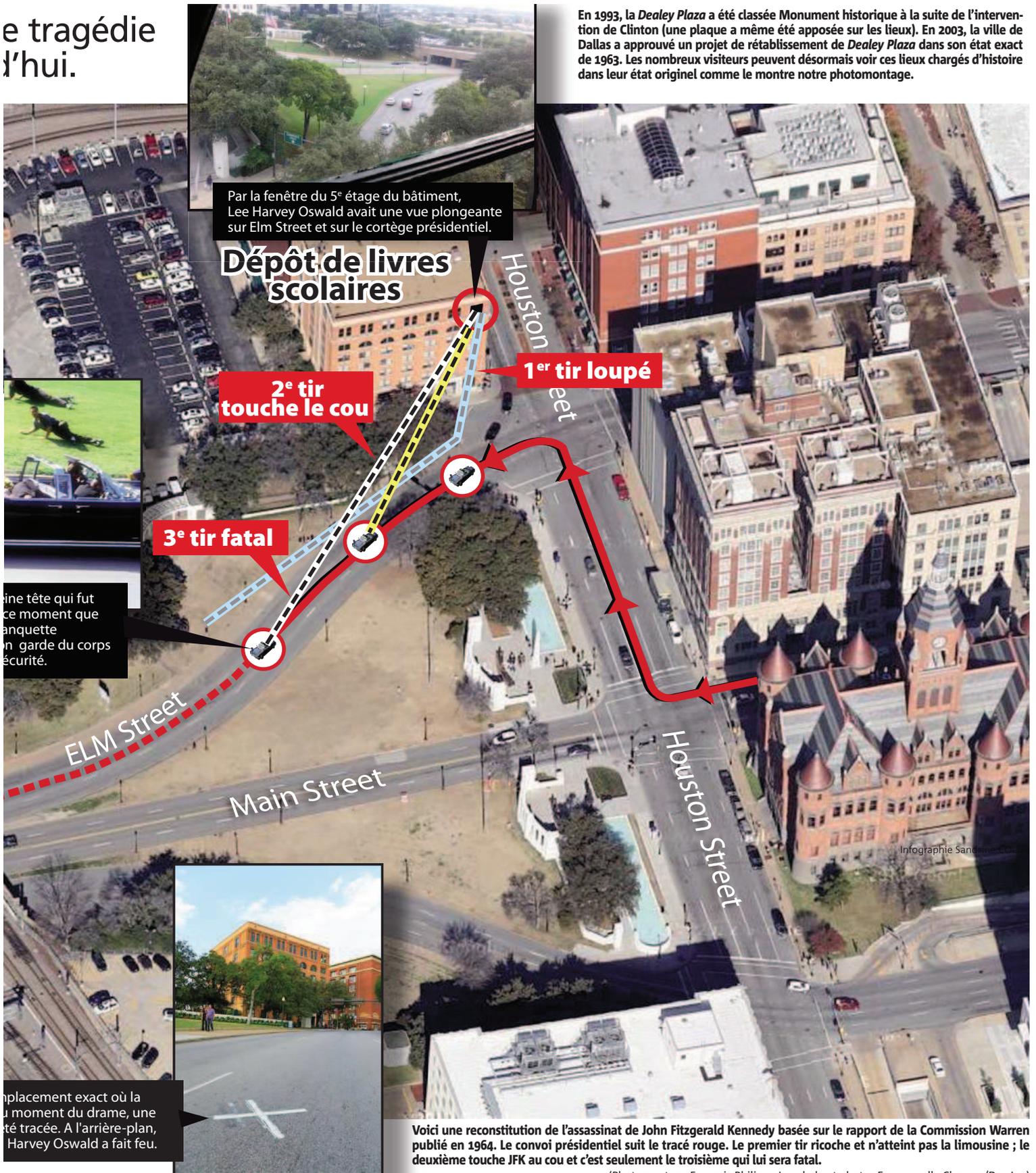


Sur Elm Street, à l'endroit où la voiture se trouvait au moment du tir, se trouve un croix du souvenir à l'endroit où se trouvait le bâtiment d'où Lee Harvey Oswald a tiré.

Revenez-vous avec la mort

La tragédie
d'aujourd'hui.

En 1993, la Dealey Plaza a été classée Monument historique à la suite de l'intervention de Clinton (une plaque a même été apposée sur les lieux). En 2003, la ville de Dallas a approuvé un projet de rétablissement de Dealey Plaza dans son état exact de 1963. Les nombreux visiteurs peuvent désormais voir ces lieux chargés d'histoire dans leur état originel comme le montre notre photomontage.



Une tête qui fut
ce moment que
lanquette
un garde du corps
sécurité.

emplacement exact où la
du moment du drame, une
été tracée. A l'arrière-plan,
Harvey Oswald a fait feu.



Un assassinat toujours

Pas moins de neuf scénarios échaffaudés autour de cette tragédie, participant ainsi à entretenir le mythe. Un petit tour d'horizon des principales « thèses conspirationnistes »

La thèse officielle

Elle a été « scellée » par le rapport de la Commission Warren, du nom du président de la Cour suprême des Etats-Unis, qui avait été mandaté par le président Johnson pour diriger les auditions dès le 29 novembre 1963. Ses conclusions ont été rendues publiques un an après au sein de vingt-six volumes de documents et de compte rendus d'auditions.

Selon la Commission Warren, Lee Harvey Oswald a agi seul, pour un motif mal défini. Il a tiré trois coups de feu à partir d'une fenêtre du cinquième étage de l'immeuble du dépôt de livres scolaires (trois douilles y ont été retrouvées). La première aurait manqué sa cible. La deuxième aurait atteint le cou du président, par derrière, et aurait poursuivi sa course pour toucher le gouverneur Connolly, placé dans la limousine devant le président. La troisième balle aurait mortellement touché le président à l'arrière de la tête.

Les opposants les plus virulents à cette thèse parlent de documents falsifiés (une photo d'Oswald et son fusil, l'autopsie du président) et d'une biographie un peu trop idéale et trop complète communiquée à la presse par les autorités, quelques heures à peine après l'arrestation d'Oswald.



Ce « talus avec pelouse » surplombant Dealey Plaza est-il la clé du mystère ? Selon les diverses enquêtes, plusieurs témoins auraient entendu des coups de feu provenir de derrière la palissade.

(Photos Emmanuelle Choussy)

La question du second tireur

Alors que dès 1963, 52% des Américains croient dans un complot, la question précise de la balistique a été de nouveau soulevée par le Comité de la Chambre des représentants sur les assassinats entre 1976 et 1978. Dans son rapport rendu

public en 1979, ce groupe de parlementaires fédéraux critique ouvertement les travaux et les conclusions de la Commission Warren.

Bien qu'il valide le fait que Oswald a bien tiré trois fois et qu'il a tué JFK par l'arrière, le co-

mité estime « à 95% » la probabilité d'un second tireur, placé derrière une palissade en haut d'un talus, en face et de côté. De nombreux témoignages de personnes de la foule vont dans ce sens. Les parlementaires s'appuient notamment sur des ex-

pertises acoustiques des sons enregistrés sur place par les micros de la police. Ces expertises seront critiquées plus tard. L'ensemble des conclusions du Comité ne seront pas connues avant 2029 – soit cinquante ans après la fin de ses travaux.

Soixante-dix pour cent des Américains ne croient pas qu'Oswald a agi seul, d'après une enquête de 2003. Et la thèse la plus répandue est celle d'un second tireur embusqué derrière cette palissade située sur un petit monticule. De là, la vue sur Dealey plaza est panoramique. Le convoi présidentiel passe au pied de ce talus.

Plusieurs témoins oculaires auraient vu un homme avec un fusil partir vers les voies ferrées, à une vingtaine de mètres de là. Aujourd'hui, des centaines de graffiti à l'honneur de John Kennedy ornent la palissade de bois.



Hôtel Texas (aujourd'hui Hôtel Hilton) à Fort Worth. En face de l'ascenseur qui mène à l'ancienne suite 850, au huitième étage, un grand cadre avec photo en noir et blanc rappelle avec discrétion le séjour du président et de la First Lady. En réalité, John et Jackie ont passé là leur dernière nuit, sans le savoir... La suite avait été spécialement préparée pour le couple présidentiel, avec une véritable toile de Monet et une sculpture de Picasso. Au matin, JFK était sorti saluer la foule massée devant l'hôtel. Aujourd'hui, un mémorial avec une statue de bronze, devant l'hôtel, rappelle l'événement.

(Photos Emmanuelle Choussy)



La célèbre « balle magique »

Popularisée par le film d'Oliver Stone JFK en 1991, la thèse de la « balle magique » laisse sceptique. Selon la Commission Warren, la deuxième balle tirée par Oswald transperce le président par le cou, puis finit dans la partie opposée du dos du gouverneur Connolly, assis devant Kennedy. Pour ce faire, la balle devant véritablement « tourner » et changer de direction. Selon l'un des médecins qui a tenté de sauver Kennedy à l'hôpital Parkland, le Dr Robert McClelland [lire notre interview en page suivante], JFK aurait été touché par deux balles tirées de deux différentes positions. La première, par Oswald, serait entrée à l'arrière du cou du président pour ressortir par sa gorge. Cela correspond aux images du film Zapruder, où l'on voit clairement le président se tenir la gorge. La seconde aurait, selon le médecin, frappé le président en pleine tête, de face, pour ressortir à l'arrière de son crâne, vers le bas à droite. Sur le film,

la tête de JFK est, en effet, projetée à l'arrière et vers la gauche. Ce qui s'expliquerait par un tir provenant de derrière la fameuse palissade. Mais le Dr McClelland, s'il a vu la blessure de « sortie » à l'arrière du crâne, n'a pas souvenir de la blessure d'entrée, qui aurait dû se trouver vers le haut du front. « Peut-être sous ses cheveux », confie-t-il. L'autopsie officielle, réalisée dans un hôpital naval de Washington, sera très contestée.



aussi mystérieux

Quels auraient pu être les commanditaires ?

LA MAFIA

Alimentée par les liens de Jack Ruby (qui aurait assassiné Oswald pour l'empêcher de parler) avec la pègre et de Oswald lui-même avec des gangsters de la Nouvelle-Orléans, cette théorie repose sur le fait que les Kennedy auraient été politiquement et financièrement aidés par la mafia italo-américaine. Mais après l'accession de John à la présidence et la nomination de Robert comme ministre de la Justice, les frères auraient porté de rudes coups contre le crime organisé. D'où l'assassinat "vengeance" du président.

LE KGB

De 1959 à 1962, Lee Harvey Oswald vit en Union soviétique, où il rencontre sa femme Marina, une nièce d'un grand du KGB. D'où les rumeurs sur l'appartenance du tueur aux services secrets soviétiques. Une théorie qui a été mise à mal depuis la chute de l'URSS, où témoins et documents ont prouvé qu'il n'y avait pas de plan pour tuer Kennedy.

CUBA

Selon l'enquête officielle, Oswald aurait tenté de se rendre à Cuba en 1963. Fidel Castro aurait eu à cœur de faire tuer JFK, pour se venger des différentes tentatives d'assassinats sur lui-même de la part des Américains notamment.

ANTI-CASTRISTES

Plusieurs centaines de groupes anti-castristes, particulièrement en Floride, étaient déjà formés aux Etats-Unis. La thèse voudrait qu'ils auraient été déçus que JFK n'appuie pas l'opération de la baie des Cochons en 1961 – une invasion de l'île par les Américains fomentée par la CIA et dont Kennedy

a dit ne pas être au courant. Et surtout, après la crise des missiles de 1962, que le président admette ne pas vouloir envahir Cuba pour renverser Castro. Oswald était lié à plusieurs anticastristes notoires, ont montré les enquêtes officielles.

CIA/FBI

C'est la thèse la plus prisée. Des éléments extrêmes des services de renseignements extérieurs, la CIA (Central intelligence agency), voire du FBI (Federal bureau of investigation) et du complexe militaro-industriel, auraient voulu supprimer Kennedy de crainte qu'il infléchisse la politique étrangère des Etats-Unis face au communisme, et en particulier au sujet du Vietnam. Sous Kennedy, le nombre d'officiers aidant le régime du Vietnam du Sud a cependant fortement augmenté, préparant, *de facto*, la future guerre. Mais JFK n'est pas perçu comme un va-t-en-guerre.

Quant à la piste Johnson, qui souvent s'ajoute à celle du « coup d'Etat de l'intérieur », elle séduit volontiers car le crime lui a profité. En 1960, il est encore le sénateur du Texas, vieux politicien du Sud à la réputation sulfureuse. Il est l'adversaire principal de Kennedy au cours des élections primaires démocrates et c'est à l'arraché, à la convention de Los Angeles, que JFK obtient la nomination du parti.

Pour rassembler et s'octroyer les votes du Grand Sud, il choisit Lyndon Johnson comme son colistier. Il devient ainsi vice-président lors de la victoire de novembre 1960. Et comme le stipule la Constitution, c'est lui qui entre en fonction après la mort du président. Les deux hommes n'ont jamais été complices politiquement et personnellement. Un livre récent, *LBJ, The Mastermind*, appuie la thèse de son implication dans l'assassinat.



A l'époque principal aéroport de l'agglomération, c'est ici qu'*Air Force One* atterrit le matin du 22 novembre. Bien qu'il ait dormi à Fort Worth, à quelque quarante-cinq minutes de Dallas, Kennedy savait qu'une arrivée en avion, avec toute la presse au pied de l'appareil, faisait un effet bien plus spectaculaire. Il a donc rejoint son Boeing sur une base militaire, après son discours improvisé devant l'hôtel, puis effectué un vol d'une demi-heure pour atterrir à Love Field. C'est d'ici que la « motorcade » s'élance jusqu'à l'endroit fatidique. (Photo Emmanuelle Choussy)



Le vice-président Lyndon Johnson prêtant serment le jour-même dans *Air Force One* au côté de Jackie Kennedy dont le tailleur rose est encore taché par le sang de son mari. (Photo Reuters)



Lee Harvey Oswald (au centre) est abattu par Ruby (de dos à droite) en direct à la télévision deux jours après. (Doc Ina)



Un simple plaque de marbre rose posée à terre. C'est ici que repose le tueur « officiel » de JFK inhumé le 25 novembre en catimini.



West Fifth Street à Irving. Dans cette banlieue résidentielle de Dallas, cette petite maison blanche en lattes de bois, rachetée par la municipalité en 2009, est devenue un musée. C'est ici, en effet, que Lee Harvey Oswald a dormi le 21 novembre 1963. (Photos Emmanuelle Choussy)



Dallas City Jail. C'est ici que Jack Ruby, propriétaire de clubs de strip tease, lié à la mafia, abat Oswald. Il mourra en prison d'un cancer quatre ans après.

Pour en savoir plus

Voici trois ouvrages publiés pour ce cinquantenaire si vous désirez approfondir vos connaissances. Figure également le rapport de Jim Garrison publié en français en 1991 au format poche. Bonne lecture !

■ Anatomie d'un assassinat

Après cinq ans d'enquête, Philip Shenon, ancien journaliste au *New York Times* à Washington, répond dans ce livre à toutes ces questions troublantes. Il démontre, documents à l'appui, que la CIA et le FBI ont dissimulé et détruit des éléments essentiels, levant pour la première fois le voile sur le mystère du voyage d'Oswald à Mexico. Et il révèle que le témoignage de Jackie Kennedy, sous serment à la commission Warren, a été censuré. Un remarquable travail d'enquête. (Aux éditions Presse de la Cité, 670 p, 23 €)



brosse un tableau assez exhaustif de ce que l'on sait et de ce que l'on ne sait pas encore à propos de ce meurtre incontournable de l'histoire du XX^e siècle. (Nouveau Monde Editions, 446 p, 8,10 €)

■ JFK, le dernier jour

Journaliste au *Nouvel Observateur*, François Forestier a rassemblé tout ce que l'on sait sur ce voyage funeste – l'officiel et l'officieux – et le raconte dans son livre depuis l'arrivée de JFK à Dallas à son enterrement à Washington. Cet ouvrage n'est pas une enquête sur un complot. Ni un roman. Ni une fresque littéraire sur un drame resté dans l'histoire. C'est tout à la fois. Et c'est réussi ! (Aux éditions Albin Michel, 280 p, 19,50 €)



■ JFK affaire non classée

Le livre qui a remis en question la thèse officielle et inspiré le film d'Oliver Stone, *JFK* (1991). Jim Garrison, district attorney de La Nouvelle-Orléans, a mené secrètement une contre-enquête en 1966. Selon lui, Oswald n'a pas agi seul ! Un récit sans concessions. A lire ou relire. (Collection « J'ai lu », 319 p, (épuisé))



■ Histoire d'un mystère d'Etat

Thierry Lentz, universitaire en droit, réalise une brillante synthèse actualisée des connaissances. L'historien, après un bref rappel des faits,





« Je suis convaincu de la présence d'un 2^e tireur »

A 83 ans, le Dr McClelland se souvient de ce funeste jour où, jeune chirurgien, il tenta de sauver le Président à l'hôpital de Dallas. Il est catégorique : il y a bien eu un tir de face !

Comment ce jour a-t-il changé votre vie ?

Il n'a rien changé à ma vie, mais c'est certainement un événement très fort, je ne peux le nier. Mais tous les jours, je traite de blessures comme celles-là. La différence, c'est que c'était le Président.

Racontez-nous cette journée.

Ce jour-là, j'étais au deuxième étage de l'hôpital Parkland, en train de montrer un film médical. On m'a demandé de descendre aux urgences, car le Président venait d'arriver blessé. Arrivé dans la grande salle d'admission, je me suis dirigé dans le couloir qui dessert les deux salles d'opération. M^{rs} Kennedy était assise. Elle avait du sang sur ses vêtements. J'ai réalisé, à ce moment-là, ce qui se passait réellement. Je me suis forcé à continuer mon chemin sans m'arrêter et j'avais peur d'être le seul chirurgien. Mon chef n'était pas en ville ce jour-là, et mes deux collègues étaient en train de déjeuner quelque part. En entrant dans la salle, j'ai été horrifié par ce que j'ai vu. Le président Kennedy était allongé sur son dos sur un chariot, avec la tête en sang. Le seul soulagement, c'était de constater que mes deux collègues, les D^{rs} Baxter et Perry, venaient en fait juste d'arriver. Je me suis placé à la gauche du Président, le D^r Perry à sa droite. Il m'a dit : "Bob, il y a une blessure ici dans le cou [il fait le geste comme ci-dessous], juste au-dessus de l'os et tout près de la trachée." Nous craignons que sa trachée soit atteinte mais aussi l'artère qui alimente le cerveau. Nous pratiquons une incision pour faire une trachéotomie.

A ce moment-là, Kennedy était-il mort ?

Il tentait de respirer et l'électrocardiogramme était normal. Il n'était pas mort. Lorsque je me suis mis derrière le chariot, c'est là que j'ai vu l'énorme blessure derrière la tête : un tiers de son crâne, à l'arrière-droit,

était ouvert. Alors que j'étais là à regarder, son cerveau à commencer à se répandre sur la table. J'ai dit : "Mon Dieu, avez-vous vu sa blessure à l'arrière de la tête?" et ils ont répondu : "Non".

Après quatre ou cinq minutes, le D^r Clark, notre professeur de neurologie, est entré dans la pièce et a regardé l'électrocardiogramme. Il a dit que l'activité cardiaque avait cessé

« Les conclusions du rapport Warren sont fausses »

et nous annonce : "Vous pouvez arrêter, car il est n'est plus avec nous." C'est ainsi que le Président a été déclaré mort.

Que s'est-il passé ensuite ?

Tout le monde a quitté la pièce, mais moi et le D^r Baxter sommes restés coincés entre le chariot et le mur. C'est à ce moment-là, lorsque nous n'étions plus que tous les deux avec le corps du Président, qu'un prêtre est entré. Nous étions coincés, donc nous avons assisté à l'extrême-onction donnée par le père Huber. Il allait ensuite se retirer lorsque M^{rs} Kennedy est entrée. Elle a échangé les alliances : elle a passé l'alliance de son mari à son doigt, et la sienne au doigt de son mari. Elle a ensuite embrassé son pied qui dépassait du drap, puis elle est sortie

Tout cela est arrivé en l'espace de 10 à 15 minutes ?

C'est cela.

Avez-vous vu d'autres blessures en provenance de devant en particulier ?

Pas à ce moment-là. J'étais persuadé que la blessure à l'arrière de la tête était une blessure de "sortie" de la balle. Cela en avait toutes les

caractéristiques. Des années après, lorsqu'on a pu visionner le film d'Abraham Zapruder, j'ai été conforté dans mon opinion. Cela ressemble beaucoup à un tir provenant de la palissade, en haut du talus, en face. Et si cela correspond bien à la blessure que j'ai vue, l'entrée de la balle a dû se faire ici [il pointe son front, vers la droite comme ci-contre]. Mais je ne l'ai pas vue. Je n'ai pas eu le temps d'inspecter cette partie-là de sa tête. C'était peut-être sous ses cheveux. Et par exemple, nous n'avons appris que le lendemain que l'autopsie faite à Washington avait trouvé une blessure dans le dos.

C'était la deuxième balle tirée par Oswald dans le dos ?

Haut dans le dos. Ce n'est qu'en visionnant le film de Zapruder, à la fin des années 70, que mes impressions se sont confirmées. Le cortège tourne lentement dans Elm Street. A ce moment, M^r et M^{rs} Kennedy vont bien. Lorsqu'ils avancent sur Elm Street, il tient sa gorge pendant un moment. Ça, c'est la première balle. M^{rs} Kennedy se penche vers lui comme pour lui dire : "Qu'est-ce qui se passe ?" C'est alors que la tête du président explose. Sa tête est projetée vers l'arrière et vers la gauche. Des gens ont dit que c'était l'effet réactif du cerveau (jet effect), mais cela n'a aucun sens. Il a été touché par une balle provenant de face et l'a projeté vers l'arrière. Et le trou d'entrée, peut-être dans ses cheveux, devait être assez gros.

Quelle est votre conviction ?

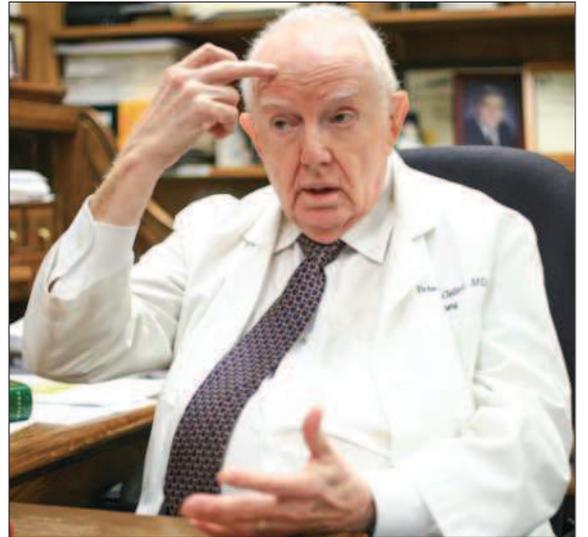
Je pense que la première balle provient du cinquième étage du Dépôt de livres scolaires. Le premier tireur [Lee Harvey Oswald, ndlr]. Cette balle l'a probablement touché dans le haut du dos et la blessure à sa gorge était sûrement la blessure de sortie de la balle. Quelques secondes après, une balle venant de la palissade l'a touché à la tête. J'ai connu un témoin oculaire qui a vu un homme avec un fusil au-dessus de la palissade.

Que pensez-vous de la version officielle de la Commission Warren ?

Ses conclusions sont fausses.

Pourquoi ?

Je ne sais pas. La plupart des gens pensent qu'il y a eu un complot. Plus qu'un seul tireur. En 1976, le Comité de la Chambre des représentants a été constitué et sa conclusion, en 1979, a été qu'il y avait eu "vraisemblablement" un deuxième tireur. Donc un complot. Mais les détails ne seront communiqués qu'en 2029, cinquante ans après. Pourquoi ? Parce que des gens impliqués encore vivants aujourd'hui seront morts en 2029 ?



Selon le chirurgien, l'entrée vraisemblable de la balle provenant du deuxième tireur hypothétique se situe sur le front du président.

Quelle est votre opinion personnelle ?

D'après moi, l'ordre de l'assassinat est venu du plus haut niveau de notre gouvernement. Comme beaucoup de livres le disent, des éléments de la CIA et du FBI sont impliqués. Un jour, un colonel de la Marine britannique est venu me voir. Il m'a dit qu'il avait connu Oswald sur une base de la CIA au Japon. Il y aurait été opérateur de radar. Donc il était un agent en bas de l'échelle de la CIA. Je pense qu'il était là pour dévier de l'attention sur le deuxième tireur, celui de la palissade.

Deux jours après, vous avez

« Ce n'est pas fou de penser que Johnson puisse être impliqué »

également opéré Lee Harvey Oswald, après que Jack Ruby lui eut tiré dessus.

Comment cela s'est-il passé ? C'était dimanche, et au retour de l'église, j'allume la télévision. Et avant même que l'image ne se forme, j'entends : "On lui a tiré dessus !" Ruby venait de le descendre en direct. J'ai dit à ma femme : "Je ne déjeune pas à la maison, je retourne à Parkland. Oswald s'est fait tirer dessus". Et elle m'a répondu : "Qui est Oswald ?"

Quelle a été votre réaction à ce moment-là ?

Là je me dis : "Qu'est-ce qui se passe ?" C'est plus fort que la fiction ! J'arrive à l'hôpital en même temps qu'Oswald. Lorsque j'entre en salle d'opération, il

est encore vivant. On aurait pu le sauver. Mais malheureusement, lorsqu'il a vu le tireur devant lui, il a eu le réflexe de se tourner. Il a pris la balle sur le côté, qui l'a traversé en touchant une grosse artère. Cela ne l'a pas tué sur le coup. Au bout de vingt-cinq minutes, son cœur s'est arrêté. Nous avons pratiqué un massage cardiaque pendant 15 ou 20 minutes. Nous pensions qu'il allait revenir, mais non. Lorsque nous sommes sortis, il y avait là le policier qui avait emmené Oswald. Il m'a dit que lorsqu'il a été atteint, il lui a demandé s'il souhaitait parler. Oswald aurait ouvert les yeux, comme pour réfléchir, et aurait fait

"non" de la tête. Comme s'il préférait garder la vérité avec lui.

Pensez-vous que le vice-président

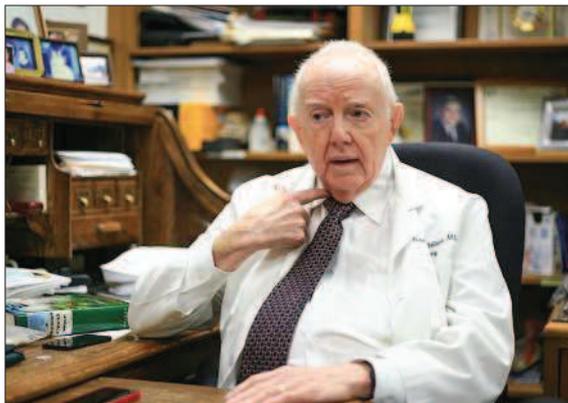
Lyndon Johnson était derrière l'assassinat ?

Cela se pourrait bien. Il avait beaucoup à y gagner. Ce n'est pas fou de penser qu'il puisse être impliqué. Je ne pense pas qu'il ait décidé, mais il se pourrait bien qu'il l'ait su et qu'il l'ait approuvé. C'est juste ma théorie.

Dans ce cas, pourquoi le gouvernement continuerait-il de cacher la vérité 50 ans après ?

Pour protéger l'édifice. L'institution. Pour que le gouvernement ne soit pas entaché. Et certaines personnes sont sans doute encore vivantes...

PROPOS RECUEILLIS
PAR GUILLAUME SERINA
Agence France USA Media



Le Dr McClelland montre la blessure à la gorge du président, sans doute la voie de sortie de la balle tirée dans le dos par Oswald. (Photos Emmanuelle Choussy/France USA Media)



Oliver Stone : «Ma carrière a basculé avec le film JFK»

Le réalisateur américain qui a porté à l'écran en 1991 « le deuxième livre de Jim Garrison », ce procureur qui a mené une enquête secrète en 1966, nous raconte les coulisses de son film

Avant de travailler sur le projet du film JFK, quelle image aviez-vous du Président ?

J'ai grandi en étant conservateur et républicain. Mon père était courtier à Wall Street et était carrément républicain, soutenant Eisenhower, Nixon. Il était anti-Kennedy, anti-Castro. Donc l'image que j'avais de lui était avant tout celle de quelqu'un d'élégant. Lorsqu'il a été assassiné, c'était un jour bien triste. Et j'ai cru à l'histoire officielle. Mais je n'en connaissais pas les détails, car le pays était alors sous l'administration Johnson, qui était au départ une forme de continuité. Puis ça s'est poursuivi avec les monstruosité de Johnson au Vietnam, entre autres. Le pays a commencé à basculer. Mon image de Kennedy a changé avec le temps, avec le Watergate, le comité Church qui enquêtait sur la CIA en 1975 et ce que l'administration Reagan faisait en Amérique centrale et du Sud. Donc en arrivant à la fin des années 80, j'étais devenu un progressiste et j'ai changé d'opinion sur beaucoup de sujets, y compris Castro et Kennedy.

Comment le projet du film a-t-il été initié ?

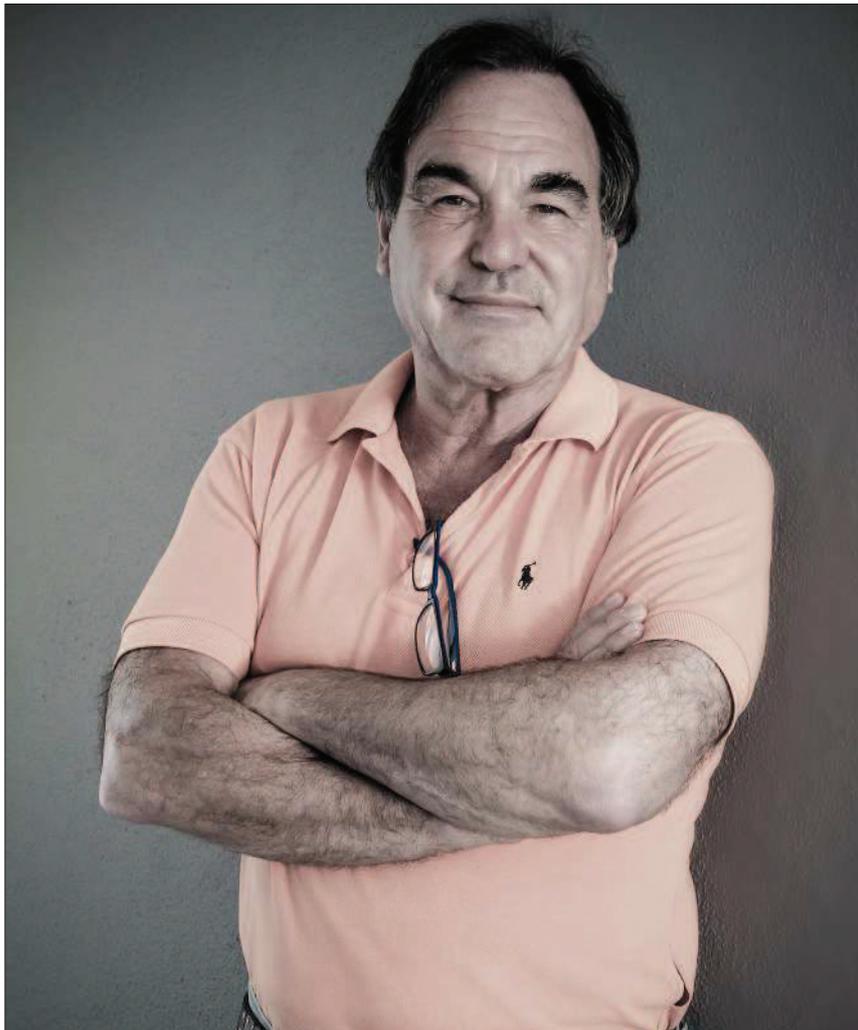
En 1989-90, j'ai lu le deuxième livre de Jim Garrison [le procureur de la Nouvelle-Orléans qui a enquêté sur l'assassinat de Kennedy, ndr] et j'ai trouvé que c'était un bon thriller. J'ai aussi été inspiré par Z, le film de Costa-Gavras, sur l'assassinat d'un homme politique en Grèce et l'enquête menée par un procureur. Il se heurte à l'État. Et j'ai trouvé une similarité avec l'action de Garrison, au fait que c'est presque une enquête impossible.

Donc Garrison est devenu le personnage parfait pour construire votre film ?

Oui, et avec Kevin Costner nous l'avons rencontré en personne. Nous avons été impressionnés.

« Lorsque la Commission Warren a publié ses conclusions presque tout le monde les a acceptées. Même moi »

Il était motivé par la recherche de la vérité. Des gens ont dit qu'il ne recherchait que la célébrité, mais quelle façon douloureuse de l'acquiescer ! [rires].



« Il y a tellement de détails dans cette fusillade : les balles, le fusil, la vie de Oswald. Certaines choses n'ont pas été sérieusement examinées. Je suis d'accord avec mon film aujourd'hui encore. J'en suis très fier. Et il tient avec le temps », assure Oliver Stone.

(Photo Emmanuelle Choussy)

Comment avez-vous choisi Kevin Costner pour le rôle ?

Je sortais de *Platoon* et de *Wall Street* et j'avais le vent en poupe. Warner Bros voulait signer un contrat avec moi. Et je ne sais pas

l'avoir dans le film. Le studio a pu mettre le budget. Pour les seconds rôles, je voulais aussi des acteurs reconnaissables. C'est une histoire complexe, avec pas moins de trente personnages et je voulais que les gens s'en souviennent, donc je voulais des stars.

Cinquante ans après l'assassinat et vingt ans après votre film que pensez-vous du fait qu'on ne connaisse peut-être pas encore toute la vérité ?

Ce n'est pas surprenant. Dans tous les pays il y a des secrets et des mensonges officiels. En France, cela a été longtemps difficile de parler de la Collaboration. Ici, nous avons aussi nos problèmes, comme la bombe atomique sur le

du corps de JFK et l'autopsie massacrée. Mais à l'époque, les médias étaient plus à la botte du pouvoir. Aujourd'hui, avec l'Internet, une telle chose ne serait plus possible. Il y a bien eu la volonté de soulever les questions, mais aucune personnalité officielle n'a vraiment cherché la vérité. Et lorsque la Commission Warren a publié ses conclusions disant que Oswald avait agi seul, presque tout le monde les a acceptées. Même moi.

Avez-vous été surpris par la polémique autour de votre film au moment de sa sortie ?

J'étais plus jeune, j'étais naïf. C'était ma première énorme controverse. Avant, j'avais été critiqué sur le Vietnam, mais rien de comparable. Cela a été une période intense de ma vie. Et en tant que réalisateur, j'ai compris que je ne serai jamais plus jugé de la même façon. Les critiques ne me mettraient plus dans la même catégorie que les autres, mais dans celle plus journalistique de quelqu'un qui s'oppose à l'histoire, qui est différent. Ils ne me verraient plus comme un cinéaste. C'est toujours le cas. Ma carrière entière a basculé avec ce film.

Avec le temps, avec un meilleur accès à l'information, auriez-vous pensé que les Américains recherchaient la vérité ?

Il y a tellement de détails dans cette fusillade : les balles, le fusil, la vie de Oswald. Certaines choses n'ont pas été sérieusement examinées. Je suis d'accord avec mon film aujourd'hui encore. J'en suis très fier. Et il tient avec le temps.

Aujourd'hui, il y a des gens, heureusement, comme Julian Assange, Ed Snowden, Bradley

Manning. Des gens qui critiquent l'État. Ils sont dénoncés par la majorité, mais beaucoup de gens comprennent que les États peuvent mentir. On a vu cela avec Bush et l'Irak ou son

père et le Koweït. Tout le monde a peur dans ce pays.

D'après vous, comment Kennedy est-il perçu aujourd'hui par les Américains ?

La plupart des gens sont trop jeunes pour s'en souvenir. Mais il était glamour, c'est pourquoi il est toujours populaire.

« J.F. Kennedy était glamour. C'est pourquoi il est toujours populaire »

Japon. C'est pour cela que j'ai réalisé la série documentaire *Untold History* [diffusé à partir de janvier sur Canal Plus, ndr]. Nous avons uniquement la propagande et une instruction biaisée. C'est la même chose sur Kennedy. La « couverture » a été immédiatement mise en place. La biographie d'Oswald était toute prête. Il y a eu tellement de détails qui ont eu lieu ce jour-là, y compris le rapatriement précipité